

—Écoutez, ma chère Annetto, je comprends le sentiment qui vous anime. Mais je ne puis le partager.

Annetto se redressa et la regarda avec étonnement.

—Vous oubliez que votre père a voulu m'assassiner, et que si j'ai échappé à la mort abominable qu'il m'avait préparée, c'est par une sorte de miracle.

—C'est donc vrai ? fit la jeune fille. Oui, je savais, en effet, que devinais qu'il vous avait rendue malheureuse... bien qu'on ne m'en parlât pas, et que mon grand-père parut vous haïr. Aussi, était-ce vous que j'aimais dans mes rêves, non lui... mais cela n'excuse par son assassin...

—Annetto... avant de prononcer et de condamner, il faudrait savoir au juste ce qui s'est passé.

Annetto, après un mouvement d'effusion, arraché à ses nerfs surexcités, et qui n'avait été, en somme, que le dernier remous de ses rêves d'enfance où elle idéalisait la mère absente et qu'elle croyait victime et persécutée, se refroidissait de plus en plus.

Cette femme lui paraissait, maintenant, étrangère.

Des doutes naissaient dans son esprit.

Le courant sympathique ne s'établissait pas.

Elle se frottait le sang, pour se réchauffer auprès d'elle, et, malgré cela, le froid la gagnait de plus en plus.

—Je ne puis pas oublier, poursuivit la Mariquita, avec précipitation, que c'est pour venger ma mort, que Cuchillo a frappé Paul de Kandos. Il l'avait provoqué en duel loyal... Il exposait sa vie, il allait succomber... C'est Louis Clermont qui a fait du combat légitime un guet-apens, un assassinat.

Dans son récit, récit entendu par Annetto, Cuchillo n'avait point dit clairement, pour une jeune fille honnête, — qu'il fût l'amant de la Mariquita.

O'était inutile.

Jeanne savait la vérité.

Les paroles de sa mère secouèrent vivement Mlle de Kandos, en ramenant ses idées de ce côté, et en lui faisant entrevoir, tout à coup, ce que l'émotion ne lui avait pas permis de comprendre, sur le premier moment.

Elle se détacha de sa mère, et s'en éloigna d'un mouvement brusque et saccadé.

Mariquita saisit parfaitement ce qui se passait dans le cœur de sa fille.

—Tant pis ! se dit-elle. Il faudra toujours qu'elle le sache, tôt ou tard.

Elle commençait à regretter de plus en plus sa démarche violente, dont les conséquences imprévues se déroulaient sous ses yeux, avec une logique désespérante.

—Je n'aimais pas votre père, dit-elle résolument, en femme habituée à son indépendance, et qui repoussa le joug qui commençait à peser sur ses épaules. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Notre mariage a été une folie et une sottise des deux côtés.

Je vous expliquerai tout cela, ma charmante enfant.

Je vous raconterai ma vie... mais, plus tard, nous aurons plus de loisir... quand nous nous connaîtrons mieux... Vous aurez aussi à me parler... à me dire votre existence de jeune fille...

—Elle doit avoir quelque amourette, pensait-elle. A son âge, et jolie comme elle est... C'est par là que je la prendrai...

—Laissez-moi vous regarder, reprit-elle tout haut. Vous êtes vraiment belle... et je suis sûre que je vous aimerai... si vous m'aimez.

—Oui, ma mère ! répliqua froidement Annetto. Mais qu'allez-vous faire ? Est-ce que vous allez laisser ce forçat porter le nom de mon père et de votre mari, le nom que vous et moi avons seuls le droit de porter ?

—Il faut réfléchir à tout cela, répondit Mariquita troublée. Je vous avoue que je suis si bouleversée... et la situation est si compliquée...

Elle s'attendrissait visiblement, pensant à Cuchillo, et ne savait réellement ce qu'elle voulait faire.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria tout à coup Annetto, avec un cri de douleur. Et Jeanne, cette pauvre Jeanne, innocente de tout. C'est horrible ! Ah ! je voudrais être morte !

Et elle cachait sa figure dans ses mains.

—Cette femme ! sa femme ! répéta Mariquita avec un lovin de jalousie et d'aïmosité... Oh ! elle !...

Elle s'arrêta.

—Elle est plus heureuse que moi ! acheva-t-elle tout bas. Il l'aime !

## XI

### OU MARIQUITA PREND UNE PREMIÈRE DÉCISION

Il y eut un long silence entre ces deux femmes.

La voiture, maintenant, allait au pas, faisant le tour du lac, passant devant la cascade, suivant les allées à la mode.

Il faisait un temps magnifique, et de grands équipages commençaient à se presser à travers le bois.

Ni Annetto, ni la veuve de Paul de Kandos ne voyaient rien.

Elles regardaient en elles-mêmes, et le drame intérieur qui s'agitait au fond de leur cœur les absorbait au point de leur cacher absolument la vie extérieure.

En se retrouvant, la mère et la fille commençaient à se sentir plus étrangères l'une à l'autre qu'à l'époque où elles ne s'étaient jamais vues.

Elles appartenaient à deux mondes différents.

Rien de commun entre elles ; entre cette aînée danseuse de corde, devenue chanteuse, fille de gaucho, bohémienne d'éducation, d'allures et de sensations, et cette jeune fille élevée chez son grand-père de la façon la plus sévère, habituée aux idées et au usages du monde civilisé de la vieille Europe.

Elles étaient aux deux pôles opposés.

De plus, les circonstances faisaient que la mère aimait tout ce que sa fille haïssait, et réciproquement, que sa fille haïssait tout ce que sa mère aimait.

Mariquita aimait Cuchillo et détestait Paul de Kandos et Jeanne.

Annetto aimait Jeanne, respectait Paul de Kandos et exérait Cuchillo.

Eile voulait venger la mort de son père.

Mariquita avait rêvé de poignarder elle-même Paul de Kandos et n'était venue à Paris que dans ce but.

Et il se trouvait que l'assassin du père était l'amant de la mère.

Tout cela ne se dessinait pas encore à leur esprit, avec cette netteté terrible ; mais tout cela, néanmoins, leur apparaissait.

Pour Annetto, la situation était encore plus fautive et plus cruelle que pour la Mariquita, qui, ayant peu de préjugés et n'écoutant que ses instincts, n'approfondissait pas beaucoup certains ordres de sentiments.

Mais Annetto tombait du haut d'un rêve longtemps caressé, et cette chute ajoutait sa meurtrissure à toutes celles dont elle souffrait déjà.